

DOMINIQUE MOISI

Conseiller spécial à l'Ifri

Après une telle présentation, il m'est difficile de m'exprimer dans ma langue mais je vais quand même le faire. Je n'ai peut-être rien d'original à dire mais je vais le dire dans la langue de Molière pour conclure cette session.

Le problème majeur devant lequel nous nous trouvons, c'est que nous parlons de multipolarité depuis des années maintenant, mais nous n'intégrons pas les conséquences stratégiques de ce que signifie la multipolarité et nous nous trouvons devant ce que j'appellerai la rencontre d'un déni de réalité de la part des Etats-Unis et d'un déni de responsabilité de la part des puissances émergentes.

Nous nous trouvons dans cette phase intermédiaire entre deux mondes où nous savons que les règles du jeu du monde ancien n'existent plus, ne peuvent plus être appliquées raisonnablement, mais nous n'avons pas encore su comment définir les règles du jeu du nouveau monde.

Et revenant sur ce que disait Hubert Védrine hier, je dirais que le problème majeur pour moi, c'est que non seulement l'Amérique n'est plus ce qu'elle était, mais en fait, contrairement à ce que laisserait entendre le discours d'Obama, elle n'accepte pas réellement les transformations intervenues. Elle parle de multilatéralisme, elle s'en gargarise même. Elle parle de multipolarité mais elle n'en accepte pas les conséquences. Certes, rien dans le monde, aujourd'hui comme hier, ne peut se faire sans l'Amérique, mais aujourd'hui beaucoup plus qu'hier, rien dans le monde ne peut être fait par l'Amérique seule. Et au fond, ce à quoi nous assistons aujourd'hui en Afghanistan et au Pakistan, c'est à l'entrée douloureuse dans le monde multipolaire.

Qu'est-ce que je veux dire par là ? Prenons trois conflits centraux : l'Iran, l'Afghanistan et le Pakistan, la Corée du Nord. Aucun de ces conflits ne peut être résolu par les Occidentaux. Ce ne sont pas les 35.000 hommes - c'est merveilleux, c'est courageux, c'est admirable - que l'Europe contribue en Afghanistan qui vont faire la différence. L'Amérique n'a pas les moyens militaires et plus encore politiques de s'engager au niveau qui serait nécessaire en Afghanistan.

En fait, le pays clé dans la région Afghanistan-Pakistan, c'est sans doute l'Inde. Le Pakistan doit être convaincu et en particulier l'acteur clé, l'armée pakistanaise, que son ennemi aujourd'hui ce sont les Talibans et Al-Qaida et ce n'est plus l'Inde. Cela suppose une évolution de la diplomatie indienne qui prenne pleinement ses responsabilités et accepte de devenir une puissance diplomatique et pas seulement économique.

En Corée du Nord, l'acteur clé, les Coréens eux-mêmes le disent, c'est la Chine qui doit sortir d'une certaine forme d'attentisme et d'opportunisme. Et en Iran, nous savons très bien que sans la Russie et la Chine probablement aucune pression diplomatique sérieuse ne peut être accomplie.

Or, nous ne sommes pas prêts à intégrer ce discours et à intégrer cette réalité. Le livre le plus intéressant qui a été publié il y a quelques années, celui de Farid Zakaria sur *The Post-American World* dit quelque chose qui est une semi-vérité. Il dit : « Les autres montent », mais il ne dit pas « l'Amérique décline ». Or, l'Amérique décline. Elle est dans une phase de déclin relatif. La comparaison avec le Vietnam et l'Afghanistan est sans doute fautive sur le plan strictement stratégique, mais elle repose sur des faiblesses

politiques communes. D'une certaine manière, ce qui me frappe, c'est que certes l'Afghanistan est un défi peut-être moins considérable sur le plan militaire que ne pouvait l'être le Vietnam, mais l'Amérique d'aujourd'hui n'est plus l'Amérique d'hier.

Le 15 septembre 2009, la chute de la maison Lehman Brothers a confirmé les conséquences du 11 septembre 2001, les chutes des tours de Manhattan. Le flambeau de l'histoire est progressivement en train de passer de l'Occident à l'Asie, et je ne suis pas sûr que nous en acceptions la logique. Nous reconnaissons qu'il se passe quelque chose mais nous ne l'intégrons pas réellement. Et si nous ne l'intégrons pas réellement, en fait, avec un mélange d'opportunisme est de déni de responsabilité, les puissances émergentes n'intègrent pas non plus les conséquences pour elles de ce déclin relatif de l'Amérique, car elles calculent diplomatiquement à très court terme.

La bonne nouvelle, effectivement, c'est que ni la Chine ni l'Inde ne sont des puissances révisionnistes. Elles se satisfont d'un *statu quo* qui semble aller dans le sens de leur histoire ; contrairement peut-être à la Russie qui veut retrouver un monde qui a disparu et qu'elle ne retrouvera pas. Mais se satisfaisant du fait que l'histoire va dans leur sens, la Chine et l'Inde ne prennent pas encore les responsabilités qui devraient être les leurs. Et nous nous trouvons dans ce système multipolaire imparfait, déséquilibré entre deux mondes où les règles du monde ancien ont disparu et les règles du monde nouveau ne se sont pas encore imposées.

Dans ce système, en tant qu'européen, je suis frappé de la lenteur avec laquelle nous intégrons ces changements intervenus dans le monde. En fait, au cours des dernières années, nous nous sommes consacrés à des problèmes finalement mineurs qui nous ont fait perdre un temps fou : la définition de nos frontières et la définition de nos institutions. Et au moment où l'histoire du monde s'accélérait, l'histoire de l'Europe faisait du surplace. Il y a une grande contradiction là aussi entre le discours ambitieux qui est le nôtre et les pratiques politiques qui sont les nôtres. La nomination des personnalités qui vont demain représenter l'Europe dans le monde sera incontestablement un premier test de la volonté de l'Europe de jouer un rôle dans ce monde multipolaire.

Est-ce que nous voulons jouer une place ou est-ce que nous nous contentons de dire que nous voulons jouer un rôle ? Choisissons-nous des personnalités en fonction de leurs mérites ou en raison de leurs limites ? Je crois que c'est cela la grande question. Je vais en rester là pour compenser un peu le temps qui a été pris. Merci beaucoup.